

DOMINIEK DENDOOVEN

«Ieper als heilige grond. Menenpoort & Last Post»

Koksijde, De Klaproos, 2001, 160 p.

Au sortir de la Grande Guerre, Ypres est en ruines. Désertée par les civils depuis 1915, elle a vu bon nombre de soldats britanniques partir au combat. Beaucoup sont morts. Aussi, l'opinion publique britannique considère-t-elle cette ville comme lourde de symboles. Son sol est désormais sacré : *“This is Holy Ground !”* Après l'Armistice, tandis que Winston Churchill lui-même clame son intention de conserver ces ruines – quitte à les

acquérir – tel un gigantesque cimetière britannique, l'édilité d'Ypres veut naturellement reconstruire la ville. Les archives principalement exploitées par Dominiek Dendooven – celles de l'*Imperial War Graves Commission* (Archives CWGC) et celles du Service aux Régions dévastées (ARA, *Dienst van Verwoeste Gewesten*) – permettent de suivre au jour le jour les débats et ballets diplomatiques entre autorités britanniques et belges. En revanche, les sentiments de la population yproise face aux exigences britanniques ne sont que succinctement évoqués.

S'esquissent dès lors des positions inconciliables : d'une part, la volonté de l'opinion publique britannique de conserver Ypres en ruines – tel Pompéi – en souvenir de ses morts, et d'autre part, la nécessité, pour les Yprois de faire revivre leur ville. Ainsi, à l'été 1919, certains journaux britanniques s'insurgent contre la construction de cafés ou d'hôtels à Ypres en dénonçant la "désacralisation" de la ville pour un tourisme au rabais. Les Britanniques exigent même qu'une "zone de silence" soit créée autour des ruines; ce qui déplaît évidemment aux habitants.

Au lendemain de la Guerre 1914-1918, parallèlement à ce désir de conservation et d'appropriation d'Ypres, la Grande-Bretagne émet le vœu d'ériger un monument architectural grandiose à la mémoire de ses milliers de soldats morts à Ypres et dans les environs. Après moult discussions sur les différents projets puis des pourparlers avec le gouvernement belge pour recevoir les autorisations de construire, le monument britannique va voir le jour. Reprenant 60.000 noms de disparus (à l'exclusion, originellement, des

soldats néo-zélandais), la *Menenpoort* (Porte de Menin) sera inaugurée le 24 juillet 1927.

Dominiek Dendooven relate ensuite l'inauguration de la *Menenpoort* et les commémorations qui s'y succèdent, puis esquisse les avatars des cérémonies autour du mémorial. Durant l'Entre-deux-guerres, la Porte de Menin, lieu de passage, devient lieu de pèlerinage. De nombreux Britanniques viennent s'y recueillir. Le silence est dès lors de mise et d'aucuns aimeraient interdire l'accès de la *Menenpoort* aux automobilistes trop bruyants.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, la Porte de Menin est partiellement touchée lors des bombardements, comme peut le constater Adolf Hitler lors de sa visite le 1er juin 1940. Peu après la libération de la ville en 1944, des membres de l'*IWGC* se rendent à Ypres pour constater les dégâts. La restauration de la Porte de Menin, commencée en 1945, durera trois ans. En 1949, on décide de ne pas mentionner le dernier conflit sur la Porte. Celle-ci restera un monument commémorant la Première Guerre. Le livre se termine sur la *Last Post*, cette tradition si chère aux Britanniques. Depuis 1927, la musique *Last Post* retentit chaque soir sous la porte de Menin. Dominiek Dendooven retrace les évolutions de cette singulière coutume jusqu'à aujourd'hui.

Avec force détails – où le lecteur peut parfois se perdre – les divers encadrés qui ponctuent l'ouvrage offrent une foule de renseignements comme la biographie de l'architecte, la manière dont les lions ont été sculptés, des notes plus anecdotiques

comme l'histoire du tableau de Will Longstaff intitulé *Menin Gate at Midnight*, le relevé de fautes sur la *Menenpoort* ou encore, aspect pratique, comment retrouver le nom de quelqu'un sur ce mémorial...

les sentiments de la population yproise face aux enjeux mémoriels durant l'entre-deux-guerres et d'opérer une analyse symbolique en matière de représentations de la Grande Guerre...

À n'en point douter, *Ieper als heilige grond. Menenpoort & Last Post* relate minutieusement une part des relations diplomatiques et des enjeux politiques autour de la mémoire après la Première Guerre mondiale. Néanmoins, la Porte de Menin n'a pas encore livré tous ses secrets. Entre histoire et mémoire, des zones d'ombre subsistent. Par exemple, comment interpréter le fait que les Néo-Zélandais demandent qu'une plaque commémorative portant les noms de leurs soldats disparus soit rajoutée sur la *Menenpoort* en 1929 – soit deux ans avant l'indépendance du pays dans le cadre du *Commonwealth*? Au-delà des rapports de pouvoirs entre la Nouvelle-Zélande et la Grande-Bretagne, cet épisode n'est-il pas révélateur du 'succès' des pèlerinages autour de la Porte de Menin? Plus profondément, ne témoigne-t-il pas également de la difficulté pour des familles néo-zélandaises si durement éprouvées de faire le deuil de leurs morts? Et ce d'autant plus que, en absence de toute tombe – et donc de corps – les proches du défunt ne disposent d'aucun endroit sacré où se recueillir... La question reste posée. Dans une autre perspective, peut-être serait-il intéressant de se pencher plus avant sur

Stéphanie Claisse